

Les étalages de la culture

Nicolas Chalifour, *Variétés Delphi*, Hélotrope, 2012

Laurence Côté-Fournier

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2013). Compte rendu de [Les étalages de la culture / Nicolas Chalifour, *Variétés Delphi*, Hélotrope, 2012]. *Liberté*, 54(2), 32–32.

Les étalages de la culture

Le nouveau Nicolas Chalifour nous rappelle que ceux qui ont deux maisons perdent la raison.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

DEUX MONDES cohabitent dans la tête d'Antoine, narrateur des *Variétés Delphi*, et par moments le lien qui les unit apparaît aussi ténu que le fil d'Ariane évoqué par ce personnage à la psyché labyrinthique. Dans le premier, le plus mystérieux, de longues phrases torturées évoquent les conséquences de la «mort feinte» d'une petite fille à lulus, accident évité qui bouleverse Antoine au point de le pousser à quitter femme et enfant. Le deuxième est articulé autour de son quotidien de serveur dans le restaurant d'un manoir de luxe, dans une petite municipalité «artificiellement bucolique» où viennent célébrer les parvenus de la province. Le propos, dans cette partie, devient nettement plus corrosif.

Vu d'ici tout est petit, le premier roman de Nicolas Chalifour, avait aussi pour cadre un manoir transformé en hôtel pour clientèle aisée. Mais alors que ce livre misait sur la naïveté empreinte de malice d'une création énigmatique pour représenter ce microcosme, *Variétés Delphi* troque la candeur pour le mépris. Même si la littérature compte son lot de personnages misanthropes, peu de narrateurs issus des lettres québécoises peuvent se féliciter de se dévouer à «pétrir vigoureusement la pâte des petites misères de [leur] prochain» avec autant d'ardeur qu'Antoine. Sous son regard, le prochain en question prend le plus souvent la forme d'un «Djièfe» à casquette, surtout préoccupé par ses muscles gonflés et son *char*, et de son équivalent féminin, «Vanesse», aux courbes débordantes de silicone. Antoine s'amuse à s'infiltrer dans leur vie et à saboter leur quotidien par divers coups pendables, par exemple coller une vignette «Parce que Jésus est ma vie, je pratique l'abstinence» sur la voiture d'un de ces spécimens mâles. Prodiges, il étend aussi ses «bontés» à de petits revendeurs de drogues, aux *granos* bien-pensants et, surtout, à ses collègues et aux clients du manoir, ce

qu'apprennent à leurs dépens les membres d'une association musulmane pour la charia à qui est servi un repas dont le porc est l'un des ingrédients.

NICOLAS CHALIFOUR
Variétés Delphi,
Héliotrope, 2012.

Le narrateur trouve ainsi mille et une façons ingénieuses – et quelquefois très drôles – de jouer son rôle d'«aidant naturel», comme il aime à se surnommer. Mais une part de malaise s'installe devant un mépris d'une telle lourdeur. Dans cet univers déshumanisé, les gens sont dépeints en monstres de fatuité qui font bruyamment étalage de leur mauvais goût et de leur superficialité. Or, le narrateur s'en prenant à des êtres aussi caricaturaux, cibles consensuelles s'il en est, la critique et la satire perdent de leur force, comme si le fossé entre l'acharnement du narrateur et la valeur de ses proies réduisait ses actes à une forme de cabotinage un peu vain. Les conséquences des gestes d'Antoine, de plus

Peu de narrateurs dans nos lettres peuvent se féliciter d'être aussi misanthropes.

en plus lourdes, ne nous apparaissent alors pas si intéressantes, amoindrissant du même coup l'attrait de tout le récit. Heureusement, parmi ces nombreuses scènes de cruauté, quelques-unes détonnent et obligent à repenser la parade de mauvaises actions qui a cours grâce aux bons soins d'Antoine. C'est le cas d'un épisode avec le pauvre «Stèphe», dont

les ambitions et la tristesse latente font chanceler le narrateur, réduit au silence et à la fuite devant cette existence médiocre. Durant leur brève rencontre, l'autre échappe, même si ce n'est qu'en partie, au regard réifiant du narrateur, qui apparaît lui-même plus fascinant une fois sa superbe brisée.

Si ces interludes pointent déjà les failles de ce personnage terriblement hautain, l'autre monde, celui de la petite fille à lulus et de l'homme torturé par l'idée de la perte, complexifie le roman et brouille son sens. Cet univers disparate prend corps autour des «Variétés Delphi», sorte d'épicerie à comptoir postal où le narrateur reçoit, entre deux journées de travail, divers ouvrages d'un correspondant anonyme. Ces bouquins, ou «contaminants», tissent un intertexte opaque formé de citations et de rappels discrets, allant du *Pale Fire* de Nabokov au *City of Glass* de Paul Auster en passant par *La maison de rendez-vous* d'Alain Robbe-Grillet. Au-dessus de ces «Variétés Delphi» planent aussi des relents de mythes grecs : oracles, Érynnies et Ariane salvatrice se côtoient. Même si nous sommes loin des philistins au penchant assumé pour le jazz *easy listening*, on peut entrevoir, sans trop de certitudes, que les jeux littéraires de haute voltige et les méfaits commis par le narrateur constituent les deux facettes d'une histoire de rédemption liée à la perte de l'enfant à lulus, chacun de ces volets faisant à sa manière écran au drame intime du narrateur. Or, dans cette œuvre bipolaire, mettre à distance le monde par l'artifice, que ce soit en se cachant derrière l'opacité d'une écriture codée ou en se vautrant dans le kitsch comme le font les victimes d'Antoine, ne semble offrir qu'un réconfort bien précaire.

Rares sont les écrivains québécois qui, comme Nicolas Chalifour, se sont aventurés dans les eaux de la métafiction, de celle justement pratiquée par Nabokov et Auster – bien que, fait intéressant, Patrice Lessard, à qui il est fait allusion dans *Variétés Delphi*, ait aussi choisi de s'engager dans cette voie cette année. Malheureusement, au fil des jeux d'échos et des phrases sinueuses, le portrait d'ensemble du roman se dérobe, et les deux univers dans lesquels évolue le narrateur ne parviennent pas à véritablement s'illuminer l'un l'autre, à dévoiler la pleine portée de la réflexion qui les fonde. Nicolas Chalifour, dans son emploi des procédés métafictionnels, n'a pas atteint la virtuosité des maîtres à qui il rend hommage dans ce roman exigeant. Il demeure cependant que *Variétés Delphi*, malgré les défauts de ses grandes ambitions, ose au moins prendre le parti de la complexité et de l'audace formelle, et prouve du même coup qu'on aurait tort d'écarter trop vite cet objet littéraire dépareillé. **L**